

*Liliane Giraudon*

# Madame Himslef



**P.O.L**



Madame Himself

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

LA RÉSERVE (1984)

« LA NUIT » (1985)

DIVAGATION DES CHIENS (1988)

PALLAKSCH, PALLAKSCH, Prix Maupassant de la Nouvelle (1990)

FUR (1992)

LES ANIMAUX FONT TOUJOURS L'AMOUR DE LA MÊME MANIÈRE (1995)

PARKING DES FILLES (1998)

SKER (2002)

LA FIANCÉE DE MAKHNO (2004)

GREFFE DE SPECTRES (2005)

LA POÉTESSE (2009)

L'OMELETTE ROUGE (2011)

LES PÉNÉTRABLES (2012)

*Les autres livres de Liliane Giraudon  
sont répertoriés en fin de volume.*

Liliane Giraudon

# Madame Himself

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*Ouvrage publié avec le concours  
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 2013  
ISBN : 978-2-8180-1906-1

[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

« ON VA TROUVER DES MOTS POUR ÇA »





« J'ai un souvenir très vif du sentiment d'énergie et de transformation qui m'envahit un matin au plus fort de l'hiver lorsque, devant le livre ouvert au soleil sur ma table de travail, je découvrais dans l'histoire errante de Hope Atherton une vie antérieure autorisant ma propre voix d'écriture. »

C'est ce que note Susan Howe dans son « Personal Narrative », s'étant précédemment trouvée (dans le désert somnolent d'une bibliothèque) en proie aux sollicitations télépathiques de fantômes innombrables... J'ai été moi aussi un jour en proie aux sollicitations télépathiques de fantômes innombrables. À cette différence près que rien ne m'était plus étranger que cette désignation de *personal narrative* puisque l'expérience que je vais ici relater relèverait plutôt à mes yeux d'une dépossession.

Pour tenter de comprendre je dois retourner en arrière.

Très en arrière. Quasi un demi-siècle.

Je suis enfant. Petite fille chez les nonnes trinitaires, dans une institution religieuse où je me sens prisonnière, enfermée. Dans la Cité dite des Papes. Avignon. La ville, on pourra le vérifier, a son importance.

Les livres me sauvent. Du désespoir, de l'enfermement.

Et dans les livres, il y a les amazones.

Je cherche dans les vers de l'*Iliade* toutes leurs apparitions. Chant II, chant III, chant VI. Secrètement je les note sur de petits papiers que je cache dans mes vêtements.

Je dévore les dictionnaires de mythologie.

Les nonnes découvrent mon goût pour cette *horde* et me mettent en garde, opposant au pluriel de leur indifférenciation sauvage la personne d'Andromaque, à leurs yeux seule héroïne exemplaire. Je découvrirai bien plus tard que ce modèle imposé porte en lui l'homme (*andro*) et la guerre (*maque*), et qu'il exécute plus un programme qu'il ne déploie un corps.

Instinctivement je me détourne de l'épouse d'Hector et je m'entête à traquer ces fantômes qui me hantent véritablement et dont les récits fragmentés que je récolte ne font que consacrer la déréalisation. Sans le savoir, je comprends qu'Homère se contente d'insérer dans son récit un motif traditionnel où la horde amazonienne, tant par son caractère ethnique que sa pseudo-spécificité sexuelle, ne peut que s'apparenter aux monstres, ceux que les véritables héros sont appelés à détruire.

Les amazones ne peuvent être assignées à résidence, elles n'ont pas de cité et constituent en cela une menace pour le monde civilisé.

Elles ne parlent pas.

Guerrières, elles se déplacent et vivent de rapines.

Figurantes d'une confusion sauvage, j'en arrive à les identifier avec les centaurelles, épousant en cela la réduction grecque réunissant dans un même imaginaire animalier centauiomachies et amazonomachies...

Un véritable laboratoire imaginaire s'installe dans mes lectures, en moi.

Je perçois comment le désordre de ces femmes s'oppose à un ordre patriarcal et comment s'hallucine un monde renversé.

Héraclès, vainqueur des femmes et destructeur des amazones, me fascine et me dégoûte. Dans ce qu'on appelle ses « travaux » je recopie les passages où, après avoir ramené les juments (femelles) anthropophages – je retrouverai quelques années plus tard des chevaux mâles mangeurs de viande chez Kafka – il entreprend la conquête de la « ceinture ».

La question qui m'agite dans cette histoire de ceinture peu claire et trop violemment sexuelle c'est si le viol était antérieur ou postérieur au meurtre d'Hippolyte. Je me souviens de conversations très précises sur ce sujet avec Mireille Durieux, une petite paysanne de Rognonas qui introduisait en fraude de l'ail au réfectoire, l'ail étant banni de la nourriture imposée aux jeunes filles. On pourrait se demander si mon goût pour les amazones n'est pas lié à cet interdit alimentaire. Une sorte de compensation mentale. Il y avait aussi, dans les dictionnaires, le mot « Caucase ».

Caucase et Asie scintillaient comme des gousses d'ail. Mais je ne filerai pas plus avant la métaphore.

Ce qui me fascinait dans le texte, c'est que le texte disait que les amazones vivaient aux bords d'un fleuve débouchant sur une mer brumeuse et inquiétante parce que cette mer était noire. Je me souviens avec précision avoir imaginé les amazones entrant nues sur leurs chevaux dans cette eau aussi noire que de l'encre et y jouant. J'entendais leurs rires et me serais volontiers brûlé un sein pour les rejoindre.

Je connais leur arc, leurs flèches et trouve crédible cette histoire de sein brûlé. J'ignore la version où dans amazone, le *a* aurait été d'abord un *intensif* (plutôt que privatif *a-maza*, sans pain, ignorant des céréales c'est à dire pré-agricole, nomade...). Les amazones deviennent alors celles qui sont « les femmes fortes en sein » « aux seins robustes » et qui plutôt que d'exceller dans l'arme des barbares (les Iraniens et les Scythes étant réputés à l'arc) sont de petites cavalières venues d'Asie, aux seins libres, à la peau plutôt noire et armées de javelots...

Reste la vraisemblance des boucliers parsemés d'étoiles, que je dessine en nombre à l'étude du soir.

J'ai pourtant lu que les filles d'Arès, lui même fils maudit et dieu diminué, viennent d'Asie et qu'à peine né Héraclès attaque sa mère au sein droit d'un trait de trois arêtes, la rappelant ainsi à l'ordre. Elle

ne sera jamais qu'un guerrier imparfait et doit se cantonner à son rôle maternel.

Un autre événement vient alimenter mon « film » sur les amazones (on me reproche déjà de « *me faire des films* » et rétrospectivement j'ajouterais « muets » car tout ça repose sans doute sur l'excès d'une sensorialité intense mais difficilement nommable et qui va faire basculer l'activité psychique dans la tranche du corporel).

Je jure de parvenir à ne plus m'agenouiller durant plus d'une semaine. La décision est audacieuse car nous avons une messe chaque matin et plusieurs prières durant le jour.

La solution trouvée est simple...

Je tiens une porte ouverte entre mes mains et précipite avec force un de mes genoux sur le tranchant. Jusqu'à provoquer ce qu'on appelle un épanchement de synovie. J'assiste à la messe debout, au fond de la chapelle, songeant avec délice à ces phrases : « *Les amazones estropiaient les jambes de leurs mâles pour en faire des amants ardents* », ou « *Les amazones mutilent les hommes, luxant genoux et hanches des jeunes garçons.* »

Je deviens chef de bande...

Ici je dois passer sur beaucoup d'épisodes... Les amazones sommeillent mais toujours, derrière un nuage de poussière, j'entends le bruit de leurs sabots.

Puis un jour, la découverte de Kleist et de son Penthésilée.

Je lis de très près plusieurs traductions. Enrage de ne pas lire l'allemand.

Essaie de convaincre Catherine Weinzaepflen de retraduire la pièce. Mais Catherine travaille sur Ingeborg Bachmann.

Le rendez-vous de Wannsee près de Postdam et l'histoire d'Henriette Vogel (comment Kleist la tue avec son accord puis retourne l'arme contre lui) m'intriguent.

J'essaie de tisser un lien entre Penthésilée et Henriette/Heinrich.

J'accumule des notes en vue de l'écriture de ce que j'appelle « My Penthésilée », range mes recherches dans une petite valise verte.  
C'est le retour des amazones...  
Dans la pièce de Kleist scintille une brassée de roses qui m'obsède.  
En fait la pièce me devient de plus en plus opaque au fur et à mesure que je la relis.  
Je ne comprends pas. Je ne comprends plus.  
Ici entre Gertrude avec son glas : « *Le chef-d'œuvre c'est de savoir qu'il n'y a pas d'identité et le produire alors que l'identité n'est pas.* »  
Je croyais avoir compris mais tout se brouille.  
Je suis comme frappée d'imbécillité.  
Ce que je tente d'écrire est incompréhensible.  
Pour me calmer, je passe des heures à décalquer puis recopier des dessins de centauresse dans Bourdelle.

Cette même année (nous sommes en 2006), au cours d'un contrôle médical on me diagnostique un cancer du sein gauche.  
Opération et traitement. Rayons...  
Je range tout dans la valise verte.  
Abandonne « My Penthésilée ».  
Passe à autre chose.  
Cinq ans se passent. Je me crois à l'abri. Sortie d'affaire.  
Je rouvre la valise. Reprends mes notes et travaille aux manœuvres de Penthésilée. Me dis : « *On va trouver des mots pour ça...* »  
Je me dis que je suis un « manœuvre ». Que ce travail d'écriture est une simple réparation d'objet et qu'il suffit que je me laisse porter par une scansion invisible qui navigue sous le texte et dont je perçois les voix emmêlées, incertaines, semblables à des bruits de sabots.  
Je me répète à moi-même que le sein tranché était une invention des Grecs, une saloperie incessamment recyclée...  
Les amazones ne tiraient pas à l'arc.  
Elles se battaient au javelot et chevauchaient avec leurs seins à l'air.

Plutôt noires de peau... J'opte pour les peaux sombres.  
Je retourne aux Black Panthers... Relis Genet. M'équipe.  
Je pense pouvoir donner voix à une autre Penthésilée, déplacer son corps dans un autre corps.  
Une nouvelle tumeur cancéreuse est diagnostiquée cette fois au sein droit.  
Opération et traitement. Rayons...  
Je remets tout dans la valise verte.  
Dessine autre chose, autrement, et lis.  
M'interroge sur ce que j'appelle l'effet fantomal.  
Fatigue et souffrance se conjuguent selon une tresse assez étroite.  
Je reviens au poème. Son écriture.  
Les animaux me redeviennent proches. Je me pose des questions sur les rêves qu'ils font. Quel univers peuple leurs rêves. Quelles images les visitent au point de les terrifier et durant leur sommeil faire s'agiter leurs pattes.

Que disent nos corps ?  
Penthésilée revisitée a-t-elle un pouvoir sur moi ?  
Que me désigne-t-elle avec une telle violence ?  
L'année précédant celle-là, ma mère meurt. Je vérifie la présence des morts et ce qu'ils déposent en nous.  
Entre l'opération et le traitement aux rayons il faut un temps de cicatrisation.  
Je relis *Les guerres que j'ai vues* de Stein. À cause d'un portrait regardé à la loupe. Une photo d'elle sur la terrasse du Berghof, la résidence d'Hitler à Berchtesgaden. Gertrude est assise à l'écart d'un groupe de G.I.'s. Chapeauté comme un homme. Souriante.  
Dans le livre, une phrase me frappe. Plus épaisse qu'une couleur.  
Je m'arrête. Recopie la phrase. De diverses manières et sur plusieurs pages.

« C'EST UN NOM MERVEILLEUX CELA, Mlle PIERRETTE D'AVIGNON. »

Je m'aperçois que cette Mademoiselle se dépose en moi comme une héroïne temporaire.

Elle entreprend d'effacer Penthésilée.

La nuit, je vois Mlle d'Avignon.

Elle marche dans le jardin de Notre-Dame des Doms. C'est un Avignon qui n'existe plus, tout près de celui de la Balance où vivaient beaucoup de familles gitanes. Il se déplie. Laisse entrevoir un grand bar surmonté de trois étages.

La veille du rendez-vous pour la première séance de rayons (ce sein, il ne faut pas le cacher mais brûler ce qu'il en reste) je me réveille parce que j'entends clairement dans mon rêve une voix me dire : « *Mlle Davignon est devenue M. Daubignan.* »

Je décide de reconstituer l'existence de Mlle Davignon.

Ouvre un dossier.

Consulte des plans. Des cartes. De vieilles images laissent une fiction se dessiner à grands traits incertains.

Chaque jour, à l'hôpital, on m'attache à une machine, on me laisse seule et une partie du sein est brûlée. Au fur et à mesure que les traces de brûlures se font plus précises, le récit de la disparition de Mlle Davignon se dépose.

Une cabane verte apparaît. Un musicien. Un crime.

Les mots se déplacent à la manière des couleurs.

Les noms propres prennent valeur de citations.

Ce sont de petites mines à ciel ouvert.

Très vite, j'entrevois que ce qui s'y joue tourne autour d'un masculin et d'un féminin.

Je progresse moi-même dans une vie qui n'est plus la mienne, me retrouve enfermée dans un corps qui n'est plus le mien, que la maladie (ses outils et ses conséquences) a rendu non seulement étranger mais inadéquat.

Le corps n'est plus un allié, il est devenu un obstacle, et c'est à partir de lui que j'avance dans mon vocabulaire, désensablant avec lenteur une variété de scènes et d'actions jusqu'alors inaccessibles.

Entre dire et montrer, je comprends chaque jour un peu plus combien l'ignorance est une arme de grand calibre.

L'enfance rameute sa grammaire.

Stein peut clairement affirmer : « *Susie grillée est ma crème glacée.* »

La fille du roi est toujours à sa fenêtre.

Du temps passe.

Trente sept séances pour brûler un sein.

J'écris sous la dictée.

Djuna Barnes me révèle le déroulement en cinq tableaux.

Mais je ne parviens toujours pas à voir le titre.

Il m'est brusquement révélé une nuit, plusieurs semaines après, sous forme d'énoncé sonore.

« Madame Himself ».

Dans un mouvement d'allégresse je l'ajoute en tête du manuscrit.

Quelques jours plus tard, mon cancérologue me convoque.

La lecture d'une échographie m'oblige à subir une nouvelle opération.

Ablation des ovaires.

En descendant au bloc opératoire je pense avec intensité aux dessous sémantiques de mon titre.

Sur ma bouche le sourire du chat.

Quelques mois se passent sans que je retourne à la chemise verte.

Entre-temps je revisite Freud puis Robespierre.

Décide d'introduire leurs fantômes dans le récit que je sous-titre au crayon « Paysage post-dramatique » ce qui donne l'ajout d'une simple ligne :



« *La mâchoire pourrie de Freud après celle fracassée de Robespierre .* »

Le livre (puisque c'est un livre) me semble fini.

Deux jours plus tard, je me réveille avec une effroyable douleur dans la bouche, la mâchoire quasi bloquée...

Diagnostic : zona buccal et calcul dans le canal salivaire.

Je barre « paysage post dramatique » et décide de ne plus toucher au manuscrit.

Quelqu'un me rappelle que j'ai toujours voulu être un auteur comique...

Maintenant c'est l'été à la montagne. J'ai transporté le manuscrit au fond de ma valise après l'avoir rangé dans une chemise de couleur différente dont la prudence m'oblige à taire le nom.

J'écris avec lenteur ce que j'appelle une « préface éclairante ».

Aussi étonnée par ce que j'y raconte que lorsque je me lève la nuit pour observer sur le balcon, pieds nus et en chemise, l'astre lunaire.



## MADAME HIMSELF

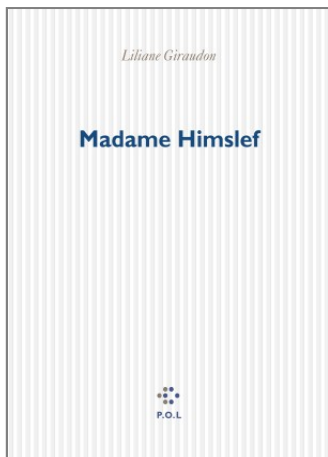
« C'est un nom merveilleux, cela,  
Mlle Pierrette Davignon... »

Gertrude Stein



N° d'éditeur : 2352 – N° d'édition : 253263  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : juin 2013

*Imprimé en France*



Liliane Giraudon  
**Madame Himslef**

Cette édition électronique du livre  
*Madame Himslef* de LILIANE GIRAUDON  
a été réalisée le 14 mai 2013 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mai 2013  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782818019061 - Numéro d'édition : 253263).  
Code Sodis : N55845-9 - ISBN : 9782818019085  
Numéro d'édition : 253265.